

# Ex Cinero Fieri

Le jour se lève.

Entre les arbres à l'écorce noircie, la lumière perce et se diffracte. Aucun être ne respire en ce lieu. Tout est trop sombre, trop inanimé, silencieux. Une certaine intemporalité semble régner dans l'air, comme si l'écoulement des secondes et l'alternance naturelle entre lumière et obscurité, n'étaient qu'une illusion. Ici, chaque élément est comme à son origine, rien n'a changé et rien ne changera jamais.

Mais pourquoi les arbres sont-ils si noirs ? Cet endroit semble n'être qu'un amas de charbon noirci, imitant la réalité sans jamais y parvenir tout à fait.

Notre voix résonne entre les troncs mais rien ne se passe.

Si. Nous tournons la tête. Un bruit rompt avec le silence qui existait jusque là.

Nous ne pouvons voir qu'elle à présent. Cette forme grouille sur le sol, se meut en une danse étrange, hypnotique. La quitter du regard n'est plus envisageable. Il faudra la contempler éternellement jusqu'à devenir à notre tour l'un de ces multiples arbres à l'écorce nocturne. Et pourtant, nous clignons des yeux. La masse est immobile, encore plus que ne l'était ce lieu auparavant. Mais tandis que la vue se précise sur sa forme, la chorégraphie recommence. La matière est molle, elle s'agite frénétiquement entre les contours de sa forme. En fait, ce ne sont pas des mouvements, juste un flux continu et indescriptible.

La vue se trouble. Nous fermons les yeux et notre esprit tombe au plus profond de notre être.

\*

Il tremble sans discontinuer. Qu'est-ce que c'est ? De toute son existence, il n'a jamais rien vu de tel. Même en puisant dans la conscience de tous les êtres de ce lieu, il ne trouve pas de réponse. Cette substance le glace.

Elle l'attire cependant. Aucune réalité ne la rend possible, elle simule le rêve, représente l'esprit. Pourtant, il n'a jamais rien vu en ce monde de chose à la réalité si évidente et idéale. Mais cette perfection le submerge complètement ; il ne peut lutter contre les vagues chaotiques naissant dans son esprit, les aléas incontrôlables que produit en lui cette matière sauvage.

Il se perd dans les courbes de cette forme. Tous ses sens se mêlent et errent entre les ombres grises du volume. Le voyage commence, ses paupières se ferment. Il n'existe plus ici, il n'est plus présent nulle part. Il appartient à l'objet. Il est l'objet. Que se passe-t-il ? Jamais il n'avait ressenti cela auparavant. Les limites de sa conscience se mêlent pleinement à celles de son corps. Il devient un – enfin - et marche avec plénitude sur le monde. Ses pas s'égarer entre les innombrables atomes d'une branche, plongeant de dimension en dimension, franchissant sans effort les fabuleuses distances qui séparent les étoiles les unes des autres, jusqu'à rejoindre le centre du cosmos et de la vie elle-même.

Il a atteint l'idéal. Mais ce n'est pas ni un dieu ni une quelconque entité. Rien ne peut caractériser son essence sinon lui-même. Tout se rejoue éternellement en son sein, perpétuant le cycle prodigieux. Ce n'est même pas le bonheur qui le fait vivre à présent. Non, cela ne peut être aussi simple. Son âme est submergée par un sentiment nouveau, ayant pourtant toujours reposé en lui, il le sait. La trajectoire n'a plus d'importance désormais. Seul compte l'être-ici, l'être-maintenant. La spirale tourne incessamment, perpétue sans fin les contours essentiels et évidents de sa structure.

La vie revient à lui. Il n'est pas inquiet, bien au contraire. Une sérénité immuable se meut à présent en lui. Il n'aura plus jamais peur.

Car il sait à présent.

C'est alors qu'il tend la main et touche l'objet.

\*

L'un des enfants se lève.

Il tourne la tête et observe le lieu accueillant sa présence. Une forêt sombre et silencieuse. Des arbres érigent une barrière opaque autour de cette clairière étrange ; ils s'épousent, dansent et se mêlent les uns aux autres dans un balai tortueux. L'écorce qui englobe leurs troncs est zébrée de nombreuses et profondes rides, comme un parchemin,

gratté par la plume de millénaires d'histoire. Rien ne semble exister au-delà des frontières de leur visibilité.

L'enfant se frotte le visage. Il a la peau dure et lisse. Ni oreille, ni nez ni œil, une simple surface rigide, épousant une forme pourtant complexe. Comme si plusieurs bouts de bois sans écorce, avaient été assemblés les uns aux autres sans attache apparente, sans réalité. Mais cela ne l'étonne pas. Il lui semble que ce masque étrange définissant son identité fut toujours celui-ci. De toute manière, la question n'est pas là.

Un élément l'étonne et le fascine cependant.

Une construction se dresse au centre de cet espace vide et circulaire. Mais est-elle seulement construite ? Elle semble reposer ici depuis l'aube des temps, le décor qui l'entoure ne pouvait exister sans sa présence. Tous deux sont liés dans la racine même du monde et ne peuvent dès lors être dissociés. Pourtant, rien dans la nature ne pourrait se distinguer plus que cet édifice. Il appartient intrinsèquement au lieu mais en est profondément étranger.

La surface de cet objet vibre. Elle est immobile, rigide, géométrique. Elle est liquide, molle et mouvante. Enigmatique, elle vagabonde entre deux états opposés, semble évoluer dans notre monde tout en projetant continuellement l'image d'existences secondes, imbriquées les unes entre les autres dans un réseau insondable. Et ce gris, dense, profond et terriblement froid. Une relique immobile, ternie par le lent écoulement d'un temps infini et entropique.

L'enfant est confus. Il s'éloigne de ce monument, tentant de fuir sa force de présence si ensorcelante. Mais au fur et à mesure qu'il avance, ses pensées se brouillent et se dispersent. Son esprit s'efface au même rythme que ses pieds foulent le sol humide de la clairière. Il ne comprend pas. L'étrange édifice paraît être à l'origine de sa capacité de pensée ; s'en éloigner revient à se vider de la substance de son âme. Il revient alors sur ses pas et observe l'autre enfant. Celui-ci est assis, les jambes en tailleur, dos au monolithe. Il paraît si serein. Sans doute a-t-il accepté depuis longtemps l'existence de l'objet. L'univers entier converge dans ses yeux invisibles, caché sous ce visage aux arrêtes nettes et décidées.

Le premier enfant comprend alors. Tout. Il sait qu'il ne sert à rien de vouloir fuir cet espace. Les événements extérieurs n'ont plus lieu d'être ici. Le temps lui-même n'est qu'un élément anodin au regard de la vérité évidente qui s'érige autour de l'objet.

Il s'assoit alors à son tour et contemple ce monument créateur de tout entendement.

\*

Les jeunes êtres vivent ici. Chacune possède une identité qui lui est propre. L'un est fait de tissu enroulé, un autre de terre asséchée, tandis que son voisin est une pierre calcaire. Le dernier, enfin, semble vivre sous le visage d'une fleur dormante, enroulée sur elle-même, noire comme l'ébène. Peut-être en existe-t-il d'autres mais ils ne se tiennent pas à se montrer.

Leurs mouvements sont indécis, hésitants. Ils semblent n'être présents en ce monde que depuis peu. Pourtant, leur corps indique le contraire, ils sont enfants mais pas nouveau-nés. Ils séjournent dans une crevasse rocheuse, sans doute un lac dont toute l'eau se serait évaporée siècle après siècle.

Comme les autres, eux-aussi vivent aux cotés de cette matière. Quatre blocs, d'une géométrie essentielle et insaisissable sont posés au sol, dressés vers le ciel ; quatre monolithes étranges à la surface striée de rainures larges d'une main, longues d'un bras. Ils sont gris également, profondément gris même. Leur aspect laisse penser à de la cendre ou de la poussière, réunie en amas solides, dont l'agencement aurait été occulté par une force inconnue et divine. Ce n'est pourtant pas clair.

Les enfants sont ici pour les protéger. Non, c'est peut-être l'inverse. Les informations sont brouillées, étirées, déformées par l'énergie silencieuse que déploient les volumes et les visages froids des individus. La pensée se perd aux confins de la compréhension, à mesure que le regard de ces êtres se concentre. La force de leur présence rayonne en nous d'une puissance sombre et sourde. Ils semblent craintifs pourtant, et se cachent à demi derrière cette matière inquiétante.

Les existences des créatures et des volumes sont liées les unes autres, elles sont les morceaux épars d'un cratère bouillonnant et originel. La seule chose qui les relie est la terre qui pèse sous leurs pieds, lourde comme le poids de mille géants. Malgré tout, elle semble trop mince face à l'intensité qui les unit. Une matière organique, vivante et inanimée, bien plus essentielle que la vie elle-même, ou que les mouvements du monde, et ses gardiens éternels, fragiles et terrifiants. Chaque différence s'annule. Nous nous tenons face à un schéma absolu, inébranlable, dont le rôle laisse entrevoir le flux agité de la pensée humaine.

A la fin - la vraie fin, celle du temps et de l'être - seule subsistera cette chaîne invisible, qui luttera toujours contre la vitalité perverse tentant d'en ronger les maillets.

\*

Sous sa tête blanche aux contours indécis, l'enfant se tient fièrement devant le rideau de matière. Le bloc est placé sur deux baguettes de bois. Il est exposé, érigé en maître face au regard.

Il est ainsi évident que quelqu'un l'a soulevé et posé sur ces bouts de bois ouvragés d'une main humaine. Mais qui l'a ainsi déplacé ? L'enfant peut-être ? Il est difficile de savoir ...

En tous les cas, c'est un acte protecteur car ainsi, la matière étrange ne peut être agressée par la multitude de minerais qui jonchent le sol et les montagnes au loin. Cet élément gris, extérieur au monde connu s'y intègre avec douceur. Ou plutôt, on désire qu'il s'y intègre. On cherche à le rendre présent au monde sans abîmer son essence.

Cette précautionneuse attention confère un statut étrange à l'objet ; encore plus qu'il ne l'est déjà car nous savons bien qu'il existe ailleurs, qu'il est visible mais non présent, réellement. Comment c'est possible, en revanche, nous ne le savons pas. En tous les cas, adapter cet objet au monde connu, en le plaçant simplement sur deux bouts de bois le rend d'autant plus complexe. Sa matière, mobile immobile, n'a aucune fonction en cet instant et en ce lieu.

Pourquoi est-il ainsi exposé alors ?

Le paradoxe créé par sa présence invoque en nous une foule immense d'images insoupçonnées et oubliées, que nous confrontons, par notre présence, à l'objet. Mais même ainsi, il n'est pas possible de l'englober pleinement dans notre pensée. Dès lors, il ne peut plus se substituer au regard.

L'enfant l'a peut-être déjà compris depuis longtemps. Il sourit sous ce visage qui le masque. Il se tient devant le rideau pour se montrer à nous et à la fois pour cacher en partie ce bloc. Il désire garder pour lui seul la possibilité de le contempler au rythme des âges.

\*

La matière s'est désormais inscrite dans une géométrie parfaite. Ses faces, points, lignes, arrêtes s'imbriquent les unes aux autres en une logique pure et décisive. Chaque pensée, chaque sentiment, chaque

image du monde réel se résumant en cet objet qui n'est pas un. Ce concept formel, pourrait-on dire, est une image à son tour, la représentation d'autre chose, d'un déplacement, d'une faille dans la raison apparente. Et il a désormais une fin.

Le solide au gris surnaturel vagabonde dorénavant entre les mains du garçon a visage de roc. Il flotte paisiblement et à une distance irréprochable, des deux traits noirs que tient l'enfant.

La pensée se brouille et se courbe au grès du vent.

Nous nous demandons combien de temps il lui a fallu pour parvenir à une telle maîtrise de cette entité étrange, à lui donner forme idéale. Cette scène semble si naturelle. Les gestes paraissent être réalisées avec une justesse tant millimétrée qu'elle en devient intuitive. Le garçon n'utilise pas l'objet, ne le contrôle pas. Il joue avec, simplement. Plus rien n'existe, en haut de cette falaise, que lui et la forme. Un élan de joie nous submerge. La compréhension n'a plus lieu d'être.

Pourtant, une crainte persiste. Elle s'insinue dans l'être comme une aiguille, invisible et sinistre. Il nous vient à penser que cet objet n'est rien. Qu'il représente le néant. Ou plutôt, qu'il est le néant. L'existence n'est pas permise en sa présence vide. Le souffle doit trouver son terme immédiatement, il ne peut être fait autrement.

Nous tombons. Le garçon à tête de roc tombe lui aussi.

La forme grise, elle, danse, éternellement.